

Les Koechlin vous parlent



**AVIS DE RECHERCHE POUR COUSINADE K. !
VOIR AU DOS...**

Madeleine Fabre-Koechlin
62, rue Velpeau - 92160 ANTONY

Bulletin Koechlin N° 44 - Juin 2000

<http://www.koechlin.net> - susan@koechlin.net

EDITORIAL

Chers Cousins,

Ce BK vous emmène loin dans le temps et loin dans l'espace.

Dans le Temps, parce que nous y retrouvons, peu après la chute de l'Empire, en 1817, nos Jacques, Nicolas, Daniel et les autres, tout à fait médusés. Eux, les républicains, les protestants, les libertaires, habitués à gouverner eux-mêmes leur ville, leurs fabriques, leurs familles, leurs consciences, les voici appelés à se soumettre à l'autorité du Roi et de l'Eglise (catholique !)

Les détails et les noms propres du récit d'Henry-François Koechlin : « La visite du préfet » sont historiques. C'est pourquoi ce texte nous a paru intéressant. Dans la période 1797 à 1822, les histoires de Mulhouse sont très peu loquaces et grâce à lui nous pouvons imaginer nos Jacques, Nicolas, Daniel et co parmi la foule rassemblée sur la place de la Réunion, ce jour de mai 1817.

Dans l'Espace, grâce à une jeune cousine partie vivre en Asie Centrale, qui nous a fait le cadeau d'une grande lettre où elle raconte ses impressions d'Ouzbékistan d'une façon si vivante et si précise qu'à la lire c'est comme si nous y étions. Elle nous invite au voyage et, peut-être, irez-vous la voir à Tachkent ?

Dans le reste de ces pages vous trouverez surtout des nouvelles. La rubrique Internet, si elle ouvre sur l'avenir, élargit aussi notre espace. Elle s'est installée dans le BK grâce à Susan et à notre site. Bref, le BK est fait avec du vieux et du neuf, comme le sont les familles.

Pour qu'il continue et reste varié mais fidèle à une vocation de gardien de la mémoire K., envoyez-nous des textes d'actualité ou de souvenirs. Si vous videz des maisons ou trie des papiers, surtout ne jetez rien : lettres, mémoires, récits nous intéressent : à sauvegarder pour nous instruire et nous connaître.

Et bon été à tous.

Madeleine Fabre-Koechlin (GA2332)*

Sommaire	Images de Mulhouse sous la Restauration (suite)	page 4
	Vivre en Ouzbékistan par Gwenaëlle Rollet (AH113112).....	page 6
	Les Koechlin vous parlent ... sur l'Internet	page 9
	La promotion Daniel Koechlin à l'Ecole de Chimie de Mulhouse	page 10
	Courrier.....	page 11
	Nouvelles familiales	page 12
	Avis de recherche pour 5 ^e cousinade K.....	page 12
Exposition de Dorothée Koechlin de Bizemont (AH11311).....	page 12	

Henry-François Koechlin—GK2412 (1918-1995) Suite des extraits d'un texte inédit et inachevé, qu'il avait intitulé : « **Le pistolet de Nacre, roman de cœur et d'aventure** »

La visite du Préfet

La scène se passe à Mulhouse, en 1817. Après bien des bouleversements - dont le premier fut la réunion à la France de la petite république de Mulhouse - maintenant que Napoléon a disparu, commence pour nos démocrates une ère politique nouvelle à laquelle ils ne sont pas préparés.

On a laissé d'Andaine¹ allant partager le repas de ses hôtes². Le déjeuner se déroule de façon sympathique et détendue. Mais voici qu'arrive un envoyé de Jacques Koechlin³, porteur de nouvelles alarmantes.

Des escouades d'une sorte de milice royaliste se sont introduites dans la ville sous la protection de renforts autrichiens. On parle de couvre-feu, de terreur blanche, de Saint-Barthélémy même pour la nuit prochaine. Les autorités gouvernementales se sont fait annoncer : des troupes de génie montent un grand pavillon de toile place de la Réunion. Des gendarmes sillonnent les rues. Un moment plus tard le tambour de ville convoque le conseil municipal, les membres de la chambre consultative du commerce et les principaux d'entre les habitants à se rendre sur le champ devant l'Hôtel de Ville pour entendre une communication du préfet.

Pour comprendre ce qui suit, il faut se souvenir que, si la ville devance son temps par l'activité économique qu'elle déploie, elle vit dans une méconnaissance complète des problèmes politiques fondamentaux des Bourbons. Imaginez une communauté ayant ignoré la monarchie depuis des centaines d'années et qui se retrouve sous une autorité royale à la sensibilité exacerbée ; une cité dont les bourgeois ont l'habitude de gérer leurs intérêts et qui dépend à présent d'un préfet résidant à onze lieues de là et d'un sous-préfet qui est à dix-huit kilomètres dans un bourg moins important. Vous aurez une image de Mulhouse à cette époque.

Ajoutez que cette ville, protestante, doit s'intégrer dans un régime qui se veut catholique. Couronnez le tout, si l'on peut dire, par l'occupation des alliés. En six mois de l'année 1815, cent généraux et 180 000 officiers et soldats sont passés par la ville avec les réquisitions que cela comporte. La visite du duc de Berry, en 1804, ne pouvait contrebalancer ni les invasions du territoire, ni l'épidémie de typhus. Et, en 1817, on sort d'un hiver au cours duquel le pain a manqué de façon tragique.

Les langues vont leur train sur le pas de leur porte ! ...Cependant que ces messieurs les notables, plus nerveux qu'à l'ordinaire, s'assemblent sur la place

devant un grand pavillon de toile bleue semée de lys d'or. Le brigadier Boursier et le gendarme Werlen en gardent l'entrée, mais ne disent mot, car leur lieutenant est venu d'Altkirch et le capitaine commandant la gendarmerie du département va arriver dans un instant avec le cortège officiel. Le maire, Monsieur Moll, qui n'est pas de Mulhouse, a revêtu perruque ; Accompagné du juge de paix Chagué, du commissaire de police Heysch et du maréchal des logis de la gendarmerie Villain, il est allé au devant des autorités à la Porte Jeune.

Mais voici que le cortège attendu arrive déjà par la rue Mercière. En tête, un cordon bleu autour du cou, le préfet, grand, mince, à l'air distingué et méprisant. A la droite du préfet des officiers supérieurs autrichiens. A sa gauche deux ecclésiastiques. L'un est un chanoine de Strasbourg dépêché par le vicaire général Liénhart. L'autre, en tenue d'abbé de cour du XVIIIe siècle (il porte perruque poudrée et bas de soie) n'est pas connu, mais on est plein d'égards pour lui. Hervé, lui, ne le connaît que trop : il s'appelle Tollier et n'est point prêtre.

Suivent : le procureur général près la Cour royale de Colmar, Claude Léopold Antoine de Millet, baron de Chevers, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il est de mauvaise humeur car la magistrature n'a pas été placée, à son avis, au rang qui lui est dû.



Jean Jacques K. rentrant de la chasse

1 Voir BK no 43. Hervé d'Andaine, le héros du roman, est un noble d'Empire, devenu homme d'affaires - magnat des transports - venu à Mulhouse pour organiser le roulage des produits des industries.

2 Jean-Jacques Schlumberger, manufacturier d'indiennes.

3 Jacques Koechlin (1776-1834 - AF/70), fils de Jean. Il épouse sa cousine, Catherine K., fille de Josué (I/51). Ils ont deux filles, Eugénie née en 1802 et Louise en 1804.

Le sous-préfet d'Altkirch, Ruell, visiblement mal à l'aise ; le procureur de la République près le Tribunal d'Altkirch Collignon, qui fait la tête ; le capitaine de Fazémont, commandant la gendarmerie et, enfin, quelques notabilités de moindre importance.

Tous les invités pénètrent dans la grande tente. Les autorités prennent place sur une estrade décorée de drapeaux blancs et des pavillons des alliés. L'abbé de cour, avec le consentement obséquieux du préfet, fait distribuer par Pierre Thierry, concierge de l'Hôtel de ville, plus connu sous le nom de La Chouette, quelques emblèmes aux couleurs du Pape. Trois fauteuils occupent le centre de l'estrade. L'un pour le préfet, l'autre, à sa droite, pour le commandant des troupes d'occupation. Après palabres, courbettes et sourires de façade, l'abbé de cour s'installe dans celui de gauche.

Assis, le préfet, qui est tout en jambes, paraît écrasé par ses voisins, ce qui fait dire en catimini à un de ces messieurs, que le roi est aux ordres de l'occupant et de l'Eglise de Rome. Devant les yeux écarquillés des notables mulhousiens se déroule alors une sorte de lit de justice, au cours duquel le représentant du gouvernement va faire enregistrer deux principes à ces nouveaux français (dix sept années de République et d'Empire sont à effacer) : les deux piliers de la France sont la famille royale et l'Eglise auxquelles on doit amour et soumission.

Le préfet commence donc son discours par de fortes paroles mais prononcées d'une voix si faible que seul le premier rang crut les comprendre. Aussitôt un membre de l'assistance – manquant peut-être d'usage – crie d'une voix de stentor « Plus fort ! ». Vexé, le préfet dit quelques mots dans sa barbe, quête des yeux approbation à ses côtés et reprend d'une voix plus forte, quoique moins assurée : « Quand on aime son Dieu, on aime son prince ! » La suite, fort brève, ne parvient plus aux oreilles des auditeurs, si ce n'est le dernier membre de la phrase finale : « ... sentiments filiaux à l'égard de Sa Majesté ».

Le maire, nommé par l'Etat, donne le signal de quelques applaudissements timides ; seul Monsieur Dollfus bat des mains un peu fort, mais il se reprend vite.

Le commandant autrichien Mesenmacher prend ensuite la parole. Il passe pour relativement "correct" suivant la formule consacrée. Mais voici qu'en termes sévères il stigmatise la jeunesse oisive et dorée de la ville qui, dans une affaire récente, s'est opposée de façon inadmissible à d'honorables officiers autrichiens. Il s'élève ensuite contre l'accaparement des denrées au dépens des troupes alliées, troublant celles-ci dans la mission de paix qu'elles accomplissent, alors que le Tsar, l'empereur d'Autriche, le roi d'Angleterre et le roi de France

agissent en plein accord les uns avec les autres. Seul le préfet et son voisin de gauche applaudissent avec une discrète distinction.

La surprise est à son comble quand le préfet donne la parole à Monsieur Tollier qu'il présente comme appartenant à l'entourage immédiat du Roi et des Princes. En un langage fleuri et même mielleux, Tollier parle de choses étranges pour les mulhousiens réformés : de l'épuration des desservants infectés de principes schismatiques réprouvés par l'Eglise (allusion aux prêtres constitutionnels de la Révolution encore en place) ; du succès du pèlerinage de Thierenbach qui venait d'être "lancé" ; du culte de la Vierge instauré l'année précédente à Luemswiller ; de la nécessité de prêcher une mission d'expiation à Mulhouse et d'organiser dans la ville une procession à la prochaine Fête-Dieu, deux projets qui lui tiennent à cœur. Les mulhousiens ne comprennent goutte à cela, mais le mot de *Congrégation* est chuchoté au milieu de mouvements divers. Le sous-préfet est gêné. Il redoute l'effet désastreux de ces harangues sur des esprits traumatisés par la défaite, l'occupation et le changement de régime politique. Mais l'orateur poursuit et termine son discours en annonçant – car il est bien renseigné – qu'il croit savoir que le siège épiscopal de Strasbourg serait bientôt pourvu d'un nouveau prince-évêque qui sera au-dessus de ce que méritent les fidèles d'Alsace.

A la fin de l'exposé de Tollier, d'Andaine, qui a pu se glisser dans l'assemblée, se sent tiré par la manche. C'est Jacques Koechlin. Ils sortent discrètement. Des renseignements sont parvenus : d'Andaine est très surveillé et des rapports sont régulièrement envoyés à son sujet à Paris. On craint un nouveau coup de main sur Mademoiselle Raugen⁴. Sa famille va la mettre à l'abri à la campagne ; elle est même déjà partie à cette heure-ci.

« Vous savez, cher ami » dit Hervé à Jacques Koechlin « qu'il me faut partir impérativement pour Paris en raison des importants engagements d'affaires pris ici même. Mais, avant mon départ, fixé à demain soir, je dois encore aller voir Monsieur Gros à Wesserling. Tenez-moi donc au courant et si les Raugen ont besoin de moi, faites-moi signe sans faute. Sinon, je vous dis au revoir ».

« C'est entendu, que Dieu vous garde. N'oubliez pas non plus que vous pouvez compter sur les Mulhousiens ! »

Ils s'embrassent et se quittent.

⁴ C'est l'héroïne du roman de cœur et d'aventures écrit par notre cousin Henry-François. Nous ne pourrions pas donner la totalité d'un texte très long, riche en péripéties romanesques. Nous saluerons la jeune Merveille au passage en remerciant l'auteur pour son évocation.

Koechlin d'aujourd'hui...

“Oasis Interdites”

...ou vivre aujourd'hui en Ouzbékistan, au cœur de la route de la soie

Gwenaëlle de Bizemont-Rollet (AH113112)

Profitant d'un échange au sujet du site Internet des Koechlin avec Gil, nous avons appris que sa sœur, Gwenaëlle, était dans un pays lointain, peu connu de la plupart d'entre nous. Voici donc un article d'un Koechlin bien d'aujourd'hui ...qui nous est venu en e-mail par Internet.

Si d'aventure l'on m'avait prédit, il y a 15 ans, que j'habiterais dans la troisième ville soviétique (après Moscou et Saint-Petersbourg, et avant Kiev) et que je parlerais russe... je crois que j'aurais définitivement tourné une page sur toutes sortes d'horoscopes !

Pourtant, me voici désormais, depuis un an et demi, avec mari et enfants, à Tashkent, en Ouzbékistan. L'évocation même du nom de ce pays provoque partout des sourires gênés : “l'Oubé quoi ?”, “le Stan quoi ?” Depuis l'éclatement de l'empire soviétique, peu de gens s'y retrouvent. Tant de nouveaux pays, de nouvelles frontières... Je n'avais moi-même aucune idée de la situation géographique de l'Ouzbékistan lorsque Gilles, mon mari, m'annonça son nouveau poste prévu par ABN AMRO (la banque pour laquelle il travaille, propriétaire de la NSM !). Nous vivions depuis presque quatre

ans en Afrique du Sud.

J'imaginai une pauvre province soviétique, aux charmes de béton, aux froids Sibériens, aux ex-agents du KGB postés un peu partout, épiant mes moindres faits et gestes ! Et comment ne pas avoir ce genre de cliché à l'égard d'une région pacifique dont on ne parle jamais à la télévision et dont même CNN, à l'heure de la météo mondiale, oublie de faire figurer les frontières sur ses cartes ?

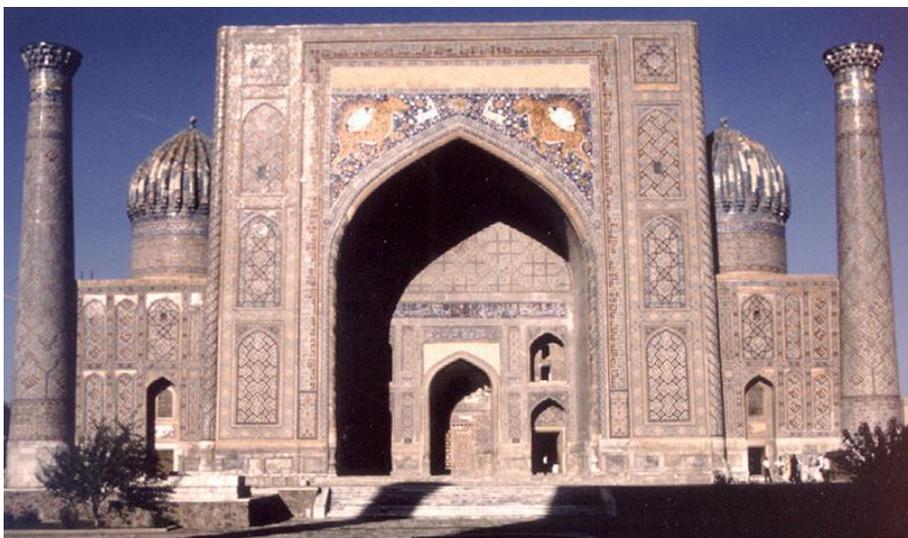
C'est, finalement, au cœur de la route de la soie, sur les traces d'Alexandre le Grand, de Genghis Khan et de Tamerlan que j'ai atterri. Tous ont parcouru et vécu dans cette région de déserts et d'oasis, située au carrefour de l'empire Perse, l'empire Céleste et des Indes, nœud vital de toutes les transactions commerciales d'Est en Ouest.

Comment aurais-je pu imaginer Boukhara, avec ses trois cent

soixante magnifiques écoles coraniques et ses multiples caravansérails ? Et Samarkand, splendeur et folie architecturale construite par Tamerlan au 14^e siècle, alliant finement les briques blondes aux céramiques variant à l'infini entre les tons bleu, vert et turquoise ? Ou même Khiva, oasis intacte aux portes du désert, qui vient de fêter, sous l'égide de l'UNESCO qui l'a inscrite au patrimoine mondial, ses 2500 ans ?

Je fus, tout d'abord, surprise par le climat. Quoi ? Il peut faire encore 20 degrés en décembre ? Et ce printemps qui arrive si vite en mars, avec un retour à 20-25 degrés ? Cet éternel ciel bleu, c'est toute l'année, vraiment ? Oui, privilège des régions désertiques, c'est un climat continental sec extrêmement doux dont nous bénéficions, proche de notre Midi à nous. Les mois de juillet et août peuvent être aussi caniculaires que chez nous. Douceur bienvenue pour mes enfants, Charles et Danae, 7 ans et 4 ans, qui, venant d'Afrique, passent ainsi leur premier hiver et se livrent aux joies du ski presque tous les week-ends pendant les trois mois que dure la neige. Les pistes de ski ne sont qu'à 80 km de Tashkent. (L'équipe olympique de ski de l'ex-URSS s'y entraînait autrefois.)

Surprise ensuite par la langue. Faut-il apprendre le russe, langue des colonisateurs depuis 150 ans, si riche d'histoire et parlée par l'élite, ou l'ouzbek, langue du



Samarkand (photo Denis Fabre GA23321*)

peuple, patois turc parlé par 90% des 23 millions d'habitants ? Avec mon mari, nous choisissons le russe, plus répandu sur la planète. Un choix partagé dans notre petite communauté de 3 000 expatriés ici. Les expatriés américains, plus nombreux, optent pour l'ouzbek, langue désormais nationale, qui permet, il est vrai, de papoter avec tout un chacun partout dans le pays et de déclencher sourires et bienveillance de la part des Ouzbeks. Quant aux européens, ils préfèrent plutôt le russe, langue pouvant s'avérer plus utile pour un éventuel second poste dans cette région. Mais si déchiffrer le cyrillique est relativement aisé, bien parler le russe est une autre affaire ! Mes 3 heures de cours hebdomadaires me laissent penser qu'il me faudra encore une petite douzaine d'années pour une maîtrise moyenne de cette langue superbe.

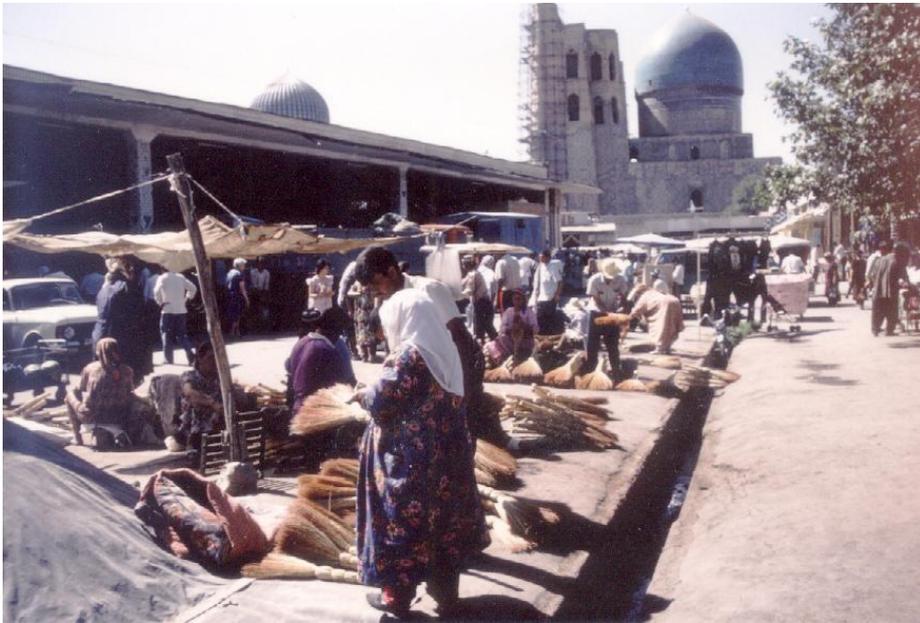
Surprise aussi par le niveau d'éducation du personnel qui m'entoure. Ainsi dois-je faire face à une cuisinière/professeur de littérature russe à l'Université, à un jardinier/ingénieur, et à un chauffeur/ingénieur en physique nucléaire ! Il s'agit, en fait, de l'élite coloniale russe, qui a décidé de ne pas immigrer en Russie au moment de l'indépendance de l'Ouzbékistan en 1992. Vivant depuis trois générations en Ouzbékistan, le tiers des 10% de Russes vivant autrefois ici a décidé de ne pas tenter l'aventure si incertaine de la Mère Patrie russe. Tous les postes de fonctionnaires privilégiés désormais les Ouzbeks, les Russes, restés sans travail, utilisent leurs connaissances d'une autre langue (l'anglais ou le français) pour obtenir un emploi auprès des étrangers. Ils gagnent ainsi presque dix fois le salaire moyen mensuel (environ 15 dollars). Il est très sympathique

d'avoir à son service des esprits surdimensionnés, me direz vous ! C'est vrai, sauf que leur curiosité et avidité de connaître nos opinions d'étrangers vous contraignent à donner quasi quotidiennement des conférences de presse sur l'actualité internationale !

Bien sûr, choc des mentalités, on n'efface pas si facilement 70 ans de bonnes habitudes soviétiques. A tous les niveaux, les traces de l'ancien régime sont évidentes. Le nouveau gouvernement s'est déclaré nation islamique (le croissant orne même son nouveau drapeau), mais comment retrouver le chemin de la mosquée, après plus de 70 ans d'interdiction de culte, et comment renoncer, pour les filles, aux bras nus, aux jupes courtes et à l'accès libre à tous les emplois ? Ou même à la vodka ou au jambon, dont les hommes sont friands ? L'Arabie Saoudite a eu beau envoyer des imams et faire construire 2500 mosquées dans le pays, les débuts de l'islamisation de masse ont rencontré des résistances, surtout dans les villes. Mais ce mouvement s'accélère à un rythme certain. L'influence des pays voisins comme l'Afghanistan, le Tadjikistan ou l'Iran commence à se faire sentir de façon manifeste. Nous avons vu les premiers voiles apparaître dans les villes de province, ou même dans le grand bazar de Tashkent. Pourtant, je ne connais pas de pays musulman où il est si facile, en tant qu'étrangère, d'être une femme. Je m'habille comme en France, sans choquer personne (les jupes des secrétaires de mon mari sont bien plus courtes que les miennes !) et je suis entièrement libre d'aller où bon me semble, comme il me semble, sans jamais un regard déplacé ou désapprouvé à mon égard. Certains experts affirment

que les femmes connaissent leurs dernières heures de liberté ici, ce que je suis prête à croire bien malgré moi. Car, finalement, la transition se fera, puisque l'Islam aussi se veut Etat Providence, se chargeant de tout jusqu'au moindre détail, empêchant par là même le moindre sens de l'initiative individuelle... un mode de vie coutumier de la période communiste. Au quotidien, c'est d'ailleurs un aspect des mentalités qui nous demande le plus d'efforts : obliger les gens à prendre des décisions et des responsabilités. En tant que dirigeant d'une banque de 80 personnes, Gilles a parfois l'impression d'être plutôt le directeur d'une école primaire !

Choc de l'architecture, finalement si peu russe. Certes, Tashkent dispose d'une collection de petites horreurs staliniennes, genre blocs de béton titanesques chichement décorés. Mais, de part et d'autre, épargnées par le grand tremblement de terre de 1966, se trouvent de superbes petites merveilles en brique claire, entre le gothique et le mauresque. Notre propre maison, construite il y a seulement sept ans, reprend ces influences : à la fois chalet et datcha au toit de zinc, toute en briques, plafonds très hauts et vastes pièces avec fenêtres étroites pour se protéger de la chaleur ou du froid. Et un petit jardinet, comme pour toutes les maisons de mon quartier. L'usine qui employait tous mes voisins est à 300 mètres, située derrière de hauts murs qui cachent le caractère obsolète et l'état d'abandon de cette dernière. Les employés, faute de salaire, ont gardé leur maison de fonction. Ainsi chaque quartier a son usine, désertée aujourd'hui, puisqu'elle ne produisait que des éléments acheminés vers Moscou pour y être assemblés par la suite. (La Russie actuelle, avec



Samarkand (photo Denis Fabre GA23321*)

son flot d'investisseurs étrangers, ne commande bien sûr plus rien et produit elle-même ses nouveaux produits.) Quant aux villes historiques de province, d'influence persane, ce sont de véritables bijoux qui rivalisent de loin avec les plus beaux sites d'Iran... peut être même mieux préservées, car les villes nouvelles se sont construites à l'écart, laissant les quartiers anciens tel quels. Pas un de mes rares invités n'est resté de marbre devant ces splendeurs d'arabesques bleues et ces forteresses gigantesques des Khans tout puissants. Pas un ne s'attendait à tant de beauté délicate au milieu de ces oasis perdues, et pour dire vrai, moi non plus.

Choc, enfin, des paysages. Le désert façon steppe : pas si difficile à imaginer. Mais qui pouvait s'attendre à tant de végétation luxuriante dans les villes ? Tashkent est, vue d'avion, une vraie forêt. Chaque avenue, chaque rue est bordée d'arbres divers. Un authentique plaisir dès le début du printemps, car la ville et le pays regorgent d'arbres fruitiers. L'Ouzbékistan est d'ailleurs un paradis des fruits et légumes. Qui savait que ce pays fournissait 70% des fruits et des légumes de

l'URSS ? D'où l'arrivée en masse des Russes (surtout de la Georgie) après la Grande Guerre. Des hordes de veuves et d'enfants ont fui les terres ingrates russes pour manger au soleil du Turkestan, cette province soviétique d'où venaient tous les fruits. Ainsi quel ne fut pas mon étonnement de voir dans chaque bazar quinze sortes de raisins, au moins cinq variétés de melons, des abricots et des prunes de toutes sortes, de telles variétés de fruits rouges que je n'ai pas pu toutes les nommer aux enfants... Le tout est cultivé souvent sans engrais chimique, arrivant mûri à point par le soleil. J'ai redécouvert des saveurs que j'avais oubliées : le vrai goût de la tomate, le parfum de la fraise, l'arôme d'une poire... Bien sûr, rien ne tient longtemps dans mon frigo. Mais comme rien n'existe en boîte ou en surgelé (sauf quelques produits importés de Turquie ou d'Iran) nous mangeons frais tous les jours et ma cuisinière fait les courses deux fois par semaine. Certes, la sauce bolognaise ne se fait pas le temps de l'ouverture d'un pot... Elle se mijote longuement et patiemment. Ce qui explique que, pour la première fois depuis très long-

temps, je ne cuisine plus. C'est un travail à temps plein ! Du coup, les enfants deviennent difficiles. Il n'est pas évident de leur faire manger du jambon sous cellophane ou une baguette pas terrible lors de mes retours en France, après avoir connu, au quotidien, le vrai jambon au torchon fait artisanalement, ou la "lipiochka" fraîche de mon voisin, le boulanger.

Oui, la vie au quotidien en Ouzbékistan ressemble finalement assez à la vie en Europe il y a 50 ans. Nous nous réveillons même quotidiennement au son de la voix aiguë de la crémillère, passant inlassablement dans notre rue après le chant du coq, criant "malako", "malako" et espérant vendre son lait juste avant le départ des enfants pour l'école. Mais ce n'est finalement pas désagréable... voire même très sympathique pour nos enfants. Comment se plaindre de l'école française ici, où, comme dans les écoles de campagne autrefois, les classes sont petites et mélangées par niveau ? Ce sont finalement presque des cours particuliers que mon fils reçoit, dans une classe avec cinq élèves en CE1 et trois en CP !

Quant aux distractions le soir, elles ressemblent beaucoup à celles que ma grand-mère me décrivait : beaucoup de dîners en ville, de fêtes entre expatriés... et d'opéra ! Car point de cinéma ici, mais une douzaine de théâtres très actifs dont un magnifique Opéra. Pour l'équivalent de 5FF, il y a, chaque soir, un opéra ou un ballet différent. 600 artistes travaillent à temps complet pour ce théâtre qui offre chaque mois pas moins de 15 spectacles différents. Du Stakhanovisme musical, peut être, mais quel plaisir de voir ou de revoir tous les grands classiques avec des décors somptueux, un orchestre

de 70 personnes dans la fosse et, parfois, 120 acteurs sur scène revêtus de ravissants costumes brodés pour souvent seulement 40 personnes dans la salle. Une telle sortie en famille reste un luxe pour les Ouzbeks qui ont un salaire mensuel avoisinant les 100 FF.

Quant aux week-ends, entre les expéditions "pique-nique dans les steppes", la découverte des sites ou les ballades 'shopping' pour acheter antiquités, "suzanis" (superbes couvre-lits

entièrement brodés), et tapis... ils peuvent être épuisants !

Voilà donc comment se déroule notre vie en Ouzbékistan et il y aurait encore tant à dire. Cependant, nous espérons que certains cousins seront tentés par l'aventure. Vous êtes les bienvenus chez nous sur la Route de la Soie ou pour vous aider à planifier un voyage dans cette région. Vous pouvez nous contacter par e-mail à ggrollet@online.ru.

P.S. Le titre "Oasis Interdites"

est repris du livre d'Ella Maillart, exploratrice des années trente, qui traversa toute cette région en suivant une caravane. Un de nos ancêtres Koechlin a d'ailleurs aussi traversé cette région pour la société Eiffel et la retrace dans un livre intitulé "Voyage en Asie Centrale".

Gwenaëlle demande si elle ne se trompe pas sur le titre de ce livre d'un voyageur et comment elle pourrait se procurer une copie.



"Les Koechlin vous parlent" ...sur l'Internet

Un Koechlin qui ne descend pas de Samuel !

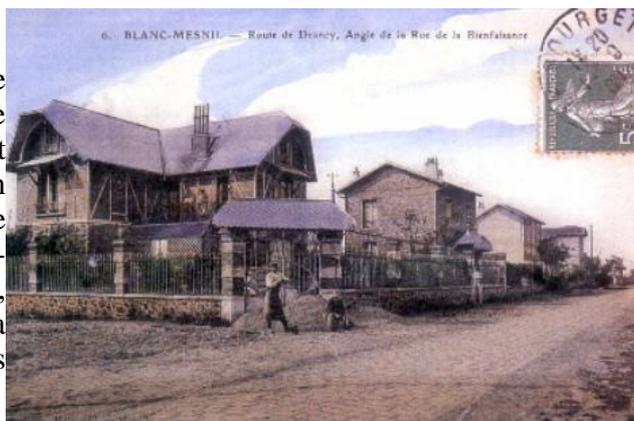
De loin l'information la plus étonnante depuis le mois de décembre dernier est l'apparition d'un descendant Koechlin qui n'a pas Samuel comme aïeul. La grand'mère de John Neff, habitant des Etats Unis, s'appelait Rosalie Weynacht et a épousé un M. Neff. Vous trouverez Rosalie à la case de ses parents, Ursule Koechlin (281) et Jean-Baptiste Weynacht. Le lien commun remonte à l'arrière grand-père de Samuel, Hartman K., époux de Marie Cornetz.

Autres contacts :

- Un étudiant de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL) qui est en train "d'écrire un mémoire sur la famille Koechlin et plus précisément sur René Koechlin, l'ingénieur qui a notamment conçu les écluses de Kembs".
- Et un professeur de l'Ecole Polytechnique de Zurich (Daniel Vischer, hydrologue) qui prépare un ouvrage sur les "hydrauliciens" suisses dans lequel il voudrait présenter René Koechlin. Lui-même descend de Valérie K (227), fille de Samuel.
- Un hollandais qui écrit en anglais : "J'ai joué la première de *Les Chants de Nectaire opus 198, 199, 200 pour flûte* de Charles Koechlin. J'ai visité le site Koechlin... Nous sommes nous

rencontrés à la réunion de famille à Clinchamps?"

- Un passionné de cartes postales de Besançon qui nous écrit "J'ai retrouvé des cartes postales anciennes qui représentent des "avions Koechlin". Avez-vous des informations quant à l'inventeur de ces avions ?"
- Et beaucoup de petits échanges avec plusieurs 'Péruviens'. Ils m'annoncent régulièrement leur arbre généalogique mais je ne l'ai pas encore.



Maison de Maurice Koechlin au Blanc-Mesnil

NB Un long article consacré à Maurice Koechlin (IK31/230) de Blanc-Mesnil (cf. BK 43, p. 14) a été publié dans le magazine du Blanc-Mesnil du mois d'avril 2000. Ce journal est publié sur papier, CD-Rom et Internet ! Vous trouverez un lien vers cet article dans notre version web de ce texte.

Où trouver le site Internet des Koechlin ?

Nous sommes, depuis plusieurs mois, sur

www.koechlin.net

Venez surfer sur ce site qui est le vôtre ; faites-moi part de vos critiques et commentaires. Annoncez votre 'artisanat'.

Susan Koechlin (susan@koechlin.net)

La promotion Daniel Koechlin à l'École de Chimie de Mulhouse

Article récemment paru dans les Dernières Nouvelles d'Alsace



Les élèves ingénieurs savent qu'ils ont choisi pour nom de baptême un lourd mais fier héritage industriel mulhousien.

Pour leur baptême, les élèves ingénieurs de l'École de chimie auront choisi de faire le grand écart entre le passé industriel mulhousien et l'avenir de défis.

A quelques jours de leur départ en stage industriel et alors qu'un grand nombre d'entre eux est actuellement à l'étranger pour y effectuer une année d'alternance, les étudiants de la promotion 2000 ont pris le temps d'une matinée de baptême. Ils ont choisi pour cette occasion de réunir les fins et débuts de quatre siècles : les XVIII, XIX, XX et XXI^e, mais

aussi l'Alsace et la Gascogne. En effet leur promo portera le nom d'une famille mulhousienne illustre qui a, pendant plus de deux siècles, rayonné sur l'industrie : les Koechlin et plus particulièrement Daniel (AM/76), le scientifique doublé d'un industriel et, pour parrain, un gascon, ancien élève de l'École de chimie et aujourd'hui à la tête de Clariant SA, Huningue : Jean-Pierre Lavielle.

C'est à ce dernier qu'est revenu le plaisir de tourner une page d'histoire, celle du développement de l'industrie textile à Mulhouse lié à la famille Koechlin. L'occasion également de rapeler que Daniel "l'élément le plus illustre de la famille" tout au long de sa vie allia avec bonheur "connaissances scientifiques, esprit critique et innovateur, goût pour la formation et l'organisation, préoccupations sociales et humaines", "des vertus cardinales qui feront de vous un ingénieur performant aujourd'hui comme demain" soulignait Jean-Pierre Lavielle en brochant le portrait de cet industriel passionné de colorants et qui devait être à l'origine, en 1822, de la création de l'École Nationale de Chimie. Un lourd mais fier héritage pour cette promotion à qui, tour à tour, l'adjoint au maire, Lucien Cendré, a souhaité "d'être, à travers le monde, des ambassadeurs de Mulhouse mais aussi de votre Ecole" et Général Binder, président de l'Université "d'être fiers de votre formation dans un monde et un avenir qui vous appartiennent".



Daniel Koechlin

*Le livre tant nécessaire et tant espéré sur **L'histoire de la Société Industrielle de Mulhouse** est enfin paru. C'est la thèse de l'archiviste Florence Ott, publié par les Presses universitaires de Strasbourg. Nous avons demandé, pour le BK, une interview à Florence Ott—qui paraîtra dans la prochaine édition—où elle nous donnera elle-même la quintessence de son travail. Nous lui empruntons déjà le portrait qu'elle fait de Daniel*

Daniel Koechlin-Souch (1785-1871) est considéré comme le représentant le plus illustre de la

génération d'industriels-inventeurs du Premier Empire et de la Restauration à Mulhouse. Il est le petit-fils de Samuel Koechlin, le fils de Jean et le frère cadet de Nicolas. En 1800, à 15 ans, il est envoyé à Paris pour suivre les cours de chimie du Professeur Fourcroy tandis qu'il travaille comme apprenti dans une maroquinerie. En 1802, il est engagé comme chimiste dans l'entreprise familiale dirigée par son frère Nicolas, et à partir de 1806, comme associé à titre de spécialiste-inventeur de chimie. Il s'intéresse aux applications de la chimie à la fabrication. Il réussit à appliquer la première découverte du Professeur Lassaingne pour enlever, par action chimique, des parties destinées à recevoir l'impression et les dessins. Il découvre également une technique permettant d'obtenir

le rouge d'Andrinople sur toile. Ces initiatives lui valent la médaille d'or personnelle à l'Exposition de 1819 à Paris. Il est aussi décoré de la Légion d'honneur pour ses belles applications de jaune de chrome. Il est de ceux qui ont sollicité auprès de la municipalité la création d'un laboratoire de chimie en 1822.

Même si Achille Penot¹ lui attribue, à tort, l'idée première de la création de la SIM (celle-ci étant en fait d'Engelmann), il est l'une des cautions morales lors de la création de l'institution et en restera l'un des membres les plus assidus. Il se préoccupe aussi des moyens d'améliorer la condition ouvrière.

1. Cf. PENOT : *Notice sur Daniel Koechlin lue en séance du 29/11/1871.*

Parlez-vous alsacien ?

Suite à la lecture de notre dossier du no 43 sur la langue d'Alsace, nous avons reçu plusieurs réactions.

...Votre article sur la "langue" alsacienne m'a particulièrement intéressé et je voudrais apporter une modeste contribution à vos réflexions. Tournesol dit :

« Aha ! Journaliste !... le capitaine n'a pas pu tenir sa langue !... Le journal a déjà dû révéler que j'ai cultivé (découvert ou inventé ?) une nouvelle rose ! Le polisson!... »

Le problème de la conservation du patrimoine linguistique régional s'est posé depuis longtemps. Je vous signale que E. Martin et H. Lienhart ont écrit le *Wörterbuch der elsässischen Mundart* (dictionnaire du patois alsacien) qui a été publié en 1897 (nos provinces étaient rattachées à l'Allemagne), par la *Gesellschaft für Geschichte und Altertumskunde* (l'ancêtre de la Société d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace) édité par *Verlag von Quelle und Meyer, Leipzig*. En 1909 paraît le *Dictionnaire des patois lorrains allemands* chez le même éditeur.

Ces livres peuvent être consultés dans les bibliothèques universitaires de Strasbourg et de Mulhouse. Ils sont indispensables si on veut traduire la langue régionale qui, non seulement varié d'une province, d'un canton, mais aussi d'un village à l'autre.

Quel dommage qu'un ouvrage semblable n'ait pas été écrit pour le patois "lorrain" français ! Il est presque complètement perdu.

Louis Kuchly

...Autre traduction proposée par Marc-André Koechlin :

« Le journal semble avoir deviné que j'ai créé (ou élevé) une nouvelle rose ! Le garnement ! »

J'ai reçu encore une troisième lettre et un coup de téléphone pour proposer une autre interprétation. Jamais aucun article du BK n'avait déclenché autant de réactions. Ce qui prouve à quel point l'alsacien se prête mal à la transcription. Et n'était-ce pas justement ce que ce dossier démontrait : l'alsacien est une langue qui se parle !

Madeleine Fabre-Koechlin



WANTED !

Avis de recherche ...pour cousinade K.

La première cousinade s'est tenue à Mulhouse en 1985, la 2^e à Paris en 89, la 3^e en Normandie en 93 et la 4^e à Paris en 97.

Il est temps de songer à la 5^e qui pourrait se tenir en 2001 dans une province française ou dans un canton suisse.

Nous lançons donc un "avis de recherche" d'un volontaire – ou d'une équipe de volontaires – qui pourrait se charger d'organiser notre prochaine cousinade dans sa région, avec notre aide, bien entendu.

Qu'il veuille bien prendre contact avec :

- Madeleine Fabre Koechlin, 62 rue Velpeau, 92160 ANTONY - Tél. : 01 42 37 88 90 ou
- Jean-Claude Koechlin, 106 rue de Sèvres, 75015 PARIS - Tél. : 01 40 65 97 87 ou
- Susan Koechlin, 18 square des Platanes, 78870 BAILLY – Tél/Fax : 01 30 56 61 48
(ou par e-mail à susank@club-internet.fr)

Exposition

Notre cousine Dorothée Koechlin-Schwartz (AH11311) - sous son nom de plume Dorothée Koechlin de Bizemont - a exposé ses toiles en mars et avril dernier à la Galerie Etienne Causans, 25 rue de Seine à Paris. C'étaient des paysages traités suivant la technique des "à-plats gouachés" illustrée par les indiennes de Mulhouse et, surtout, les papiers peints panoramiques des Zuber à la fin du XVIII^e et début du XIX^e siècle.

Pour les internautes, vous pouvez voir les œuvres de cette exposition sur www.premieregalerie.com.



Lever de soleil sur la pointe malouine